

Bertrand
Moreau
Silure
et Crépuscule



ROMAN
KARTHALA

Bertrand Moreau

Silure et Crépuscule

« C'était à la suite d'une folle promesse que Paul vivait dans la montagne. »

Jeune couple éperdument amoureux, Paul et Nina sont tous les deux perméables à l'absurde. Alors quand Nina, par jeu, demande à son ami rugbyman de renoncer un temps au crépuscule, il ne s'en émeut qu'à moitié. Pourtant, cette expérience peu banale pourrait bien avoir des conséquences inattendues.

Plongé au cœur d'une nature sublime et étrange, ce court roman initiatique, vif et poignant, aborde les sujets de la maternité, de l'amitié, du temps. Celui, aussi, du droit à la sexualité des personnes handicapées.

En équilibre instable entre réalité et un rien de fantastique, l'intrigue rythmée suscite une troublante petite musique. Celle des jeux de l'absurde et du hasard.

Nantais de naissance, ch'timi d'adoption, isérois et amoureux des Alpes, Bertrand Moreau est également l'auteur de *Lady Pipi*, paru aux éditions Thot.



Bertrand Moreau

Silure et crépuscule

Roman



KARTHALA

© Éditions Karthala, 2021
22-24, boulevard Arago – 75013 Paris
www.karthala.com

ISBN : 978-2-8111-2943-9

Maquette : Bärbel Müllbacher

Couverture : Alban Lascurettes

À Sonja, Marie et Lukas

« Cette inaptitude atavique à désespérer, qui est en moi
comme une infirmité contre laquelle je ne puis rien,
finissait par prendre l'apparence de quelque heureuse
et congénitale imbécillité... »

Romain Gary, *La Promesse de l'aube*

« Le crépuscule est un breuvage qui enivre
et endort la terre et le ciel. »

Jean-Marie Le Clézio

« Si on fait de vilains vieillards, j'espère
au moins qu'on aura des histoires à raconter. »

Pierre Berbizier, célèbre rugbyman

Plus que tout, Paul aimait les pleurs des vieilles dames.

Pas tant par malveillance ou je ne sais quelle inclination perverse, mais juste parce que cela le touchait beaucoup. Ce n'est pas si courant de voir une vieille dame pleurer. Même très tristes, elles sont bien souvent pleines de retenue sous nos contrées. La pudeur et les convenances, qu'elles les associent ou non à une forme de dignité, leur commandent de ne pas se laisser aller. Alors lorsque Paul détectait le premier frémissement du dessous de l'œil, le clignement annonciateur, le tressautement insignifiant de la paupière comme si un papillon cherchait à s'échapper du sac lacrymal, une forme de sentiment de beauté profonde l'envahissait car il connaissait la suite. À telle enseigne qu'il se retenait lui-même de pleurer, veillait en tout cas à ce qu'il ne fût pas le premier à le faire. En général, la larme de la vieille dame affleurait au coin de l'œil, accrochant la lumière, hésitante et fébrile puis, soumise à la loi de la reproduction et de la gravité comme tout ce qui vit, engendrait après un court instant un flot plus important, se frayait un chemin sinueux parmi les rides et reliefs de la peau.

En général, cela n'arrivait pas tout de suite.

Il fallait bien quelques minutes, le temps que la vieille dame – cela aurait pu être également un homme mais force était de constater qu'il s'agissait en grande majorité de dames mûres – s'installe, se cale sur la chaise en PVC gris, pose son

sac sur le bout de ses genoux puis y farfouille pour en sortir le dossier. En général, Paul utilisait ce silence pour adresser à la personne ses sincères condoléances.

Le plus souvent, c'était l'article 79 du Code civil qui portait le coup de grâce. Comme si, avec ses alinéas bien ficelés, imperturbables et froids, il perceait la dernière couche de dignité, l'ultime carapace. Paul avait bien remarqué depuis toutes ces années que les vieilles dames étaient la plupart du temps des animaux à sang froid, dotés de lourds bijoux caractéristiques et d'une épaisse carapace. Mais peu résistaient à l'article 79.

Paul le trouvait beau cet article. Depuis le temps, il le connaissait par cœur. Il avait quelque chose de rassurant. De plus solide que la vie et plus vivant que la mort. D'imperturbable. Une montagne peut-être, ancrée profondément dans l'histoire et que rien n'ébranlerait plus avant quelques millions d'années. Un port d'attache certainement, auquel la famille pouvait s'amarrer alors que, par ailleurs, tout foutait le camp.

Le calme de Paul, jamais apparenté à de l'ennui ni même à de la lassitude, sa sérénité puissante et son grand professionnalisme apportaient alors tout le réconfort possible. Une boîte de mouchoirs en papier parfumés à l'eucalyptus, habilement disposée, une photo d'un mât de voilier planté sur l'horizon comme une aiguille de balance et un regard magnétique finissaient toujours par endiguer les pleurs. Paul n'aimait pas en effet qu'ils soient trop longs car ils pouvaient alors faire baver l'encre des signatures des formulaires, sur la Marianne tamponnée là. Sans doute la hiérarchie laisserait-elle passer, mais c'était plus fort que lui, il recommencerait alors la procédure à zéro avec le risque que, de nouveau, le pire arrivât alors que – aux mêmes causes les mêmes effets – il ferait la lecture de l'article 79.

Paul travaillait au service de l'état civil de la ville de Vizille depuis maintenant dix-sept ans. C'était un bon professionnel. Rigoureux et ponctuel, il obtenait chaque année, à l'occasion de l'entretien professionnel annuel, les félicitations de son N+1. Lui n'était le N+1 de personne. Il n'était pas chef de service. Trois fois, sa hiérarchie lui avait proposé une promotion. Trois fois, Paul avait refusé. Il craignait un peu de devoir être au-dessus des autres dans la grande toile d'araignée ou l'espèce d'arbre généalogique affiché à l'accueil et qu'on appelait organigramme. Et puis, il ne voulait pour rien au monde renoncer à cette photo collée en bas, à côté de son nom, et qu'il faudrait bien renouveler en cas de nomination. Car cette photo, même datée, avait été prise par Nina.

Paul restait fondamentalement attaché à son métier. Non pas qu'il fût animé d'un sens particulièrement aigu du service public, ce terme mis à toutes les sauces par sa hiérarchie et qu'il ne comprenait à vrai dire pas très bien. Non, il aurait uniquement voulu qu'un jour on s'occupât de lui aussi bien qu'il le faisait pour tous ces inconnus qui se présentaient derrière son guichet numéro deux. Que quelqu'un, quelque part, lui accorde un jour les quelques minutes nécessaires pour s'intéresser à sa descendance, à son mariage ou à sa mort, ouvre un grand recueil à reliure épaisse pour y inscrire en pleine page ou même à la marge, un nom, une date, un événement significatif.

Mais à part pour y inscrire sa naissance, consignée sans poésie dans une ville limitrophe du Morbihan, jamais le registre ne s'était plus ouvert à la page 627 où on pouvait lire : Paul Ignace Anselme Debussy, né le 25 juillet 1988 à Redon, Ille-et-Vilaine. Pas d'enfants. Ni mariage ni divorce. Pas de changement de prénom ni de sexe. Pas même décédé. Paul avait fini par conclure de lui-même qu'il était désespérément ce marginal sans mention marginale. C'est beaucoup

plus tard, avec la maturité due à l'âge, qu'il se rendrait compte en définitive que cette période de sa vie sans Nina n'avait pas été si malheureuse.



Il s'en était fallu de peu que Paul vive à Vizille, dans un appartement du deuxième étage du centre-ville sans vue sur Belledonne ni sur le Vercors. On pouvait y entendre chaque heure tintinnabuler, lente et aigre, la clochette du château, masqué lui aussi par un immeuble des années trente. D'un cheveu, il avait manqué d'y partager ce T3 banal d'un immeuble toit-terrasse que Nina aimait beaucoup. Souvent, lorsqu'il passait au pied du bâtiment à vélo sans jamais élever le regard vers le balcon, il songeait qu'ils auraient pu alors vivre ensemble une vie simple et belle, fréquenter chaque samedi matin, main dans la main, le petit marché de la place ou s'asseoir au kebab *Izmir* qui assurait à présent la même fonction sociale que les troquets au siècle précédent. Sans doute sortiraient-ils aussi par les nuits froides de novembre, frissonnant au vent chutant du Grand Serre, pour se rendre dans ce cinéma d'art et d'essai où on donnait, contre quelques euros, aussi bien du *blockbuster us* que des comédies françaises trop souvent fades.

Il s'en était fallu de peu que Paul restât parmi ces gens, en ville. Mais par amour pour Nina, il ne vivait pas là. Et sa vie entière en avait été à coup sûr transformée.



C'était à la suite d'une folle promesse que Paul vivait dans la montagne.

C'était arrivé de nombreuses années auparavant.

Paul et Nina se donnaient régulièrement rendez-vous dans une sorte de refuge très sommaire niché dans un repli d'une des montagnes surplombant Vizille. Peu de gens avaient connaissance de cet abri qu'un pêcheur, il y a très longtemps, avait bâti. L'endroit était en effet difficilement accessible et particulièrement fondu au milieu des hêtres et des chênes. Curieusement, il ne figurait sur aucune carte. La végétation et les années avaient recouvert tout ce qu'il restait des mines de fer qui avaient troué la montagne à la fin du dix-neuvième siècle.

Pour y parvenir, il fallait mettre du cœur à l'ouvrage. Trouver un premier chemin tout d'abord, en haut du village jouxtant Vizille, et qui partait plein ouest d'une cour de ferme. Puis, après plusieurs changements de direction et embranchements, emprunter vers le sud un long chemin rectiligne, adossé au coteau et en forte pente. Enfin, une fois passée une série d'épingles à cheveux raides comme la mort, une sente à peine visible grimpait sur la gauche jusqu'à arriver, à vingt minutes de marche pour les plus endurants, à un court replat sur lequel l'abri avait été construit.

Jeunes adultes ou vieux adolescents, Paul et Nina y avaient en quelque sorte leurs habitudes. L'abri était suffisamment étanche pour y passer une nuit d'automne et suffisamment sordide pour que personne d'autre que ces deux-là n'ait l'idée farfelue de s'y retrouver. Le tout faisait peut-être quinze mètres carrés mais le vieux pêcheur y avait ajouté une mezzanine sur laquelle on pouvait dormir à condition de gravir quelques barreaux d'une échelle de meunier et de ramper jusqu'aux planches ajourées faisant office de sommier. Deux duvets et un oreiller y étaient étalés. Malin, le vieil homme, qui y avait laissé une vague odeur de poisson malgré le temps, avait fait en sorte d'installer cette literie du côté du conduit de cheminée, si bien que quelques bûches

permettaient d'y passer la nuit même en hiver. En bas, près du foyer, un réchaud au gaz, des pots de confiture, du miel, des boîtes de conserve, des assiettes, des couverts et une modeste cave avaient été installés par les deux jeunes gens. Il suffisait alors d'ajouter des lampes frontales ou portatives et le tour était joué. Quant à l'eau, à trente mètres en contrebas, une source naturelle et jamais tarie en permettait l'approvisionnement.



C'est au lycée que Paul et Nina s'étaient connus.

Paul n'était pas particulièrement beau garçon. Il se situait dans une forme de normalité qu'il trouvait alors tantôt confortable, tantôt ennuyeuse. Assez petit, brun, trapu comme un cheval de Perche, il passait souvent inaperçu auprès des plus belles filles de l'établissement, malgré sa facilité à aller vers les autres et son imperturbable sociabilité. En réalité, il se disait souvent que son corps lui allait bien finalement, ce qui n'est pas si fréquent à cet âge. Bien sûr, de temps à autre il regrettait de ne pas avoir les traits d'un des quelques mannequins de sa classe à la démarche souple et altière. Mais il s'en contentait le plus souvent. Il ne les enviait pas plus d'une heure, ceux-là qui n'avaient qu'à claquer des doigts pour sortir avec n'importe quelle fille. N'importe quelle fille sauf Nina.

Nina était alors une fille sérieusement folle. On ne peut le dire autrement. Elle était animée d'une sorte d'absolue liberté enviée par tous. Une liberté qui se manifestait bien entendu par un goût prononcé pour ce que ses contempteurs appelaient la désobéissance, voire la provocation. Mais surtout une liberté dont elle assumait toujours les conséquences

quelles qu'elles fussent. Ainsi, un jour – et c'est peut-être ce à quoi Paul attachait autant d'importance – elle eut l'outrecuidance de défendre à coups de bottines un jeune lycéen agressé par d'autres, ce qui valut aux agresseurs de larges balafres et à elle-même une exclusion temporaire de deux semaines. Pour protester contre cette sanction qu'elle estimait profondément injuste, elle s'empressa de revenir en cours dès le lendemain en s'y rendant en bikini, histoire de montrer qu'elle ne s'en laissait pas conter et ne reconnaissait jamais la légitimité d'une telle décision. Cet activisme la faisait détester par une bonne partie des professeurs et aimer par la quasi-totalité des élèves. Les uns la traitaient de folle, les autres ne manquaient pas de rappeler combien ses explosions de colère étaient motivées par l'injustice d'un modèle éducatif totalement éculé.

Paul n'avait pas aimé Nina dans la seconde où il l'avait rencontrée.

Dès le premier jour, il en avait certes apprécié les facéties, le côté fantasque, mais c'est quelque chose de plus profond auquel il fut sensible. Quelque chose que les autres, aveuglés par la beauté de la jeune fille, ne voyaient peut-être pas au premier abord et qui met en général un peu de temps avant de remonter à la surface.

Nina était une jeune fille profondément bienveillante. Pour ne pas attrister ses camarades de classe, elle acceptait volontiers de sortir avec plusieurs garçons et même avec une fille de terminale option mathématiques, tombée éperdument amoureuse d'elle. Certains la croyaient naïve, facile. Elle était juste pétrie de bonté. Et ceux qu'on appelait « les profiteurs », qui ne rêvaient que d'un coup avec « la bombe », sortaient totalement transformés par cette relation. Si bien que le camp de ses partisans ne faisait que gonfler au cours de l'année scolaire jusqu'à ne laisser sur le carreau, penauds et frustrés,

que quelques professeurs bien seuls et tristes dans leur cour bétonnée cuite par le soleil de la fin du mois de juin.

Nina avait ainsi sauvé plusieurs vies.

En couchant avec un boutonneux qui se croyait maudit jusqu'à la fin des temps et annonçait qu'il se jetterait dans la Romanche dès la prochaine crue. En parlant à un père violent jusqu'à ce qu'il admette ses fautes et se fasse soigner. Et même en se rendant chaque soir au chevet d'un jeune professeur de littérature. Il était revêche, sans tendresse, mais touché par une maladie supposée incurable. La lecture de Murakami à haute voix pendant un semestre complet finit toutefois miraculeusement par le sauver de la maladie comme de la rudesse.

Malgré cela, il ne se trouva personne pour décerner à Nina palmes académiques ou légion d'honneur. De toute façon, chacun en était persuadé, elle aurait refusé cette nouvelle forme de soumission institutionnelle. La seule chose que consentit la Proviseure fut de faire effacer le *Nina la pute* inscrit en grandes lettres bleues sur le mur extérieur du lycée. C'était bien peu pour quelqu'un qui avait sauvé tant de vies.



Une fois le baccalauréat en poche, Paul et Nina se retrouvèrent à l'Institut de formation en soins infirmiers de Grenoble. Nina parce que c'était sa vocation. Paul parce qu'il la suivait.

C'est réellement à ce moment-là que leur relation s'épanouit et se noua avec une force rare.

Nina vivait de multiples aventures. Mais avec Paul, c'était une autre affaire.

Dès le vendredi soir, ils se retrouvaient au Refuge. Chacun de son côté ou main dans la main, ils arpentaient les chemins bordés de noisetiers et disparaissaient ainsi pour tout le week-end. Vivre là-haut, sous les hêtres hauts de vingt mètres, isolés, seuls, c'était pour eux comme vivre une vie parallèle, gouvernée par des règles d'une autre nature que celles de *la vie normale*. Le temps et l'espace tels que nous les connaissons étaient en quelque sorte abolis. Le ciel se trouvait plus haut, plus lointain que dans la vallée. Il semblait dégouliner véritablement du haut de la montagne. La lumière ne passait que partiellement. C'était un domaine fait pour les ombres. Nina avait construit un petit abri pour entreposer des bûches et du bois mort. Paul avait fabriqué une table qu'il avait installée juste devant le seuil. Deux chaises de camping à tissu basque coloraient l'ensemble.

Au Refuge, les bruits de la ville en bas ne parvenaient pas. C'est à peine si, de temps à autre, une moto trafiquée ou une tronçonneuse rappelaient que, six cents mètres plus bas, la vie humaine battait son plein. Nina et Paul y vivaient d'amour et d'eau fraîche. Au sens propre du terme. Peu de provisions mais des livres et de la musique à profusion. Chez Emmaüs, Nina avait déniché un vieux lecteur cd Phillips qui fonctionnait aussi avec des piles. Sur une petite étagère au-dessus de la porte d'entrée, une collection impressionnante de cd. *L'oisiveté éprise de culture* comme l'écrivait Oscar Wilde : cela aurait pu être leur devise.

Chaque fois qu'ils arrivaient, souvent essoufflés, parfois en nage, le rituel était le même. Nina entrait la première. La porte ne comportait ni serrure ni clé. Il suffisait de la pousser. Puis elle lançait le canal 11 du cd *Quiet Nights* de Diana Krall et le morceau *How can you mend a broken heart*. Paul entrait alors, sur les premières notes de piano. Comme s'il

avait conquis le monde. Et ils s'embrassaient tendrement, le plus souvent en dansant.

En dehors des études, ils passaient là le plus clair de leur temps. Ce n'était pas banal pour des jeunes gens de leur âge. Mais il y avait entre ces deux-là quelque chose d'insondable et le Refuge n'était pas étranger à la profondeur de cette relation.

Cela n'allait pas vraiment à l'encontre de leur vie sociale qui, au cours de la semaine, était intense et dynamique. Mais au Refuge, rien n'était pareil. Parfois, ils mettaient fin momentanément à la musique pour mieux entendre les bruits intenses de la forêt, les cris des bêtes et, le soir, alors que le crépuscule tombait déjà, bien plus tôt qu'ailleurs du fait de l'épaisseur des frondaisons, il leur arrivait souvent de se tapir sur le lit de la mezzanine pour observer par la fenêtre la brume assoupie et son vaste bestiaire. Sans doute étaient-ils les seuls à savoir qu'au temps venu de la pénombre, un chevreuil albinos, robe blanche et fauve, venait s'abreuver là, juste un peu plus bas. Et ce chevreuil albinos avait pour eux une signification toute particulière. Il incarnait la paix. Mais une forme de paix privée, qui leur était propre. Il symbolisait la singularité aussi et dans le même temps ce qui reliait l'ensemble du règne animal, à travers tous les âges : la faim, la soif et tout le reste.

Nina alors regardait Paul. Souvent, elle l'embrassait et bien sûr, ils faisaient l'amour.

Une nuit, alors que Nina s'était endormie nue sur le lit après que son corps avait recouvré le sens de la mesure, Paul avait cru entendre un curieux clapotis un peu plus loin. Du côté du trou d'eau.

Ces week-ends étaient comme une parenthèse magique. Toujours, la nature était paisible. Sa colère était ailleurs. Et lorsque le dimanche arrivait à mourir, Nina éteignait la

musique, fermait la porte du Refuge puis ils descendaient en silence les flancs de la montagne, bien souvent sans échanger un seul mot, jusqu'à retrouver chacun de leur côté leur appartement au cœur de la ville.



Paul abandonna ses études d'infirmier dès la seconde année mais cela n'entacha pas leur relation. Il fit une pause dans ses études et consacra encore plus de temps à l'aménagement du Refuge. Lequel se transforma peu à peu en une maisonnette plus confortable. Sans les efforts de Paul, le Refuge ne se serait jamais métamorphosé ainsi. Chaque jour, dans un grand sac à dos, il montait outils et ustensiles, matériel et équipement. Il développa de la sorte une musculature fine et racée, tant et si bien qu'il fut remarqué par l'entraîneur du club de rugby vizillois qui le recruta. Paul y mit une seule et unique condition : qu'une partie de ses week-ends fût préservée.

Paul agrandit la pièce principale qui doubla quasiment de volume. Avec l'aide d'un ami plombier, il fit amener l'eau potable de la source en contrebas et installer un assainissement autonome adapté à ce type de milieu. Il isola les murs et passa un été entier à refaire la toiture. Et en l'absence de raccordement au réseau électrique, un petit groupe électrogène installé dans l'abri bûche permettait une production minimale. Le Refuge devint véritablement habitable, sans que personne ne sût exactement à qui il appartenait.

Un jour, Paul se renseigna à la mairie de Vizille mais aucune réponse claire ne lui fut apportée. Pas de traces de cette propriété, si ce n'est dans la mémoire des anciens qui avaient connu Charly, le pêcheur qui en était à l'origine. C'est à cette occasion que Paul découvrit une affiche d'offre d'emploi